NICOLE DE BURON

Arrête ton cinéma !

Flammarion

Extrait de la publication

NICOLE DE BURON

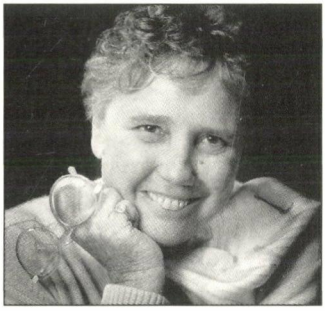

Photo : Irmeli Jung

Arrête ton cinéma !

« Pendant la moitié de mon existence, j'ai vécu une double vie. Épouse et mère comme la majorité des femmes, et auteur-metteur en scène de cinéma et de télévision.

Dans *Arrête ton cinéma !*, j'essaie de raconter à mes lectrices et lecteurs bien-aimés les coulisses du petit monde remuant, passionnant, amusant mais aussi cruel du show-biz. Voici mes souvenirs les plus drôles de personnages cocasses ou redoutables, de producteurs fauchés ou même carrément voleurs, de metteurs en scène talentueux ou ringards et contents d'eux, de comédiens charmants mais parfois jaloux à en battre leur femme, actrice également, de stagiaires souffre-douleurs, de stars capricieuses, de chefs opérateurs amoureux, etc. S'y mêlent des anecdotes quelquefois folles picorées ça et là.

Voici mes premiers pas de réalisatrice résolument ignorante dans *Les Saintes Chéries*, les explosions de dynamite d'*Erotissimo* qui faillirent faire sauter l'ouest de Paris, la course tous les matins pour retrouver le jeune premier d'*Elle court, elle court la banlieue* qui ne dormait jamais au même endroit, mes chevilles brûlées comme des brochettes d'agneau le premier jour du tournage de *Vas-y maman*, etc.

Et puis un jour, il n'y a pas si longtemps, j'ai piqué une grosse colère contre ceux qui détruisent la magie du cinéma français, et j'ai quitté le show-biz pour toujours (quoique naturellement on ne doive jamais dire : Fontaine...). En attendant, je souhaite que la lecture de ce livre vous surprenne et vous fasse rire. »

N. B.

9 782080671189

Extrait de la publication

FF 7118 - 95 - I

99,00 FF

Imprimé en France SAGIM - Livry-Gargan

ARRÊTE
TON CINÉMA !

DU MÊME AUTEUR

Chez Flammarion

VAS-Y, MAMAN ! roman.
DIX-JOURS-DE-RÊVE, roman.
QUI C'EST, CE GARÇON ? roman.
C'EST QUOI, CE PETIT BOULOT ? roman.
OÙ SONT MES LUNETTES ? roman.
ARRÊTEZ DE PIQUER MES SOUS !

Chez Pierre Horay

DRÔLE DE SAHARA, roman.
VOGUE LA GONDOLE, roman.
LES PIEDS SUR LE BUREAU, roman *(prix Courteline).*
SAINTE CHÉRIE, roman.
SAINTE CHÉRIE EN VACANCES, roman.

Éditions J'ai Lu

LES SAINTES CHÉRIES (nouvelle version).
VAS-Y, MAMAN !
DIX-JOURS-DE-RÊVE.
QUI C'EST, CE GARÇON ?
C'EST QUOI, CE PETIT BOULOT ?
OÙ SONT MES LUNETTES ?
ARRÊTEZ DE PIQUER MES SOUS !

Extrait de la publication

Nicole de Buron

ARRÊTE TON CINÉMA !

Flammarion

Extrait de la publication

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr
© Flammarion, 1995
ISBN 9782081301887
Imprimé en France

Extrait de la publication

DES PRODUCTEURS PLUS UN DISTRIBUTEUR...

Extrait de la publication

CHAPITRE 1

... où l'auteur rencontre un étrange personnage qui se révélera un grand producteur de cinéma, un tout jeune metteur en scène qui deviendra son cher petit frère et un distributeur de films, éleveur de bœufs charolais.

Aux innocentes, les mains pleines.

J'étais paisiblement en vacances à la campagne en ce mois d'août 1966, quand la factrice m'apporta une lettre envoyée de Saint-Jean-de-Luz chez mon éditeur qui l'avait fait suivre à Paris d'où ma chère concierge me la renvoyait. Autant dire que la missive avait pris le chemin des écoliers. J'échangeai quelques mots aimables avec la préposée (mes lectrices et lecteurs bien-aimés auront peut-être remarqué l'importance de la Poste dans ma vie). La représentante de cette noble administration n'était plus toute jeune mais dévalait encore avec ardeur les coteaux d'Île-de-France sur un vélo digne de Tati. Ses chefs lui ayant refusé, pour des motifs obscurs, un petit moteur pour son engin, elle ne circulait pas quand il pleuvait. Je soutenais ses revendications mais mon courrier en souffrait.

Toujours est-il que je pris tout mon temps pour lire la lettre en question. Elle était signée par un certain Pierre Braunberger, des Films de La Pléiade, qui

Extrait de la publication

désirait faire ma connaissance. Ah bon ! Il avait lu un de mes articles dans la revue *Plexus* où je m'amusais de l'utilisation forcenée de l'érotisme dans la publicité pour fourguer n'importe quoi. De la tronçonneuse « phallique » Stilh à la lessive « sexy » qui rend plus désirable la ménagère accablée... Et ça continue, d'ailleurs. Du couple en train de s'étreindre sauvagement pour vanter le confort d'une voiture — personnellement, je trouve qu'on est mieux dans un lit ou sur l'herbe — au café nommé Désir... en passant par le camembert Président avec Thierry Lhermitte qui roule des yeux amoureux en contemplant le fromage pendant qu'une dame se tortille lascivement. Sans oublier le top-model qui, nu, clame les vertus d'un frigo (brrr...), la machine à laver (aphrodisiaque ?) Caresse Linge, les deux athlètes noirs, à poil également, avec une chaussure de sport en guise de cache-sexe... et même notre E.D.F. nationale avec son pastiche érotique de *Fenêtre sur cour* de Hitchcock, etc. Bref, le cul fait toujours vendre, paraît-il.

N'étant pas douée, hélas, du fameux instinct féminin de divination, je ne pressentis absolument pas que cette lettre allait chambouler ma vie. J'avais d'autres chats à fouetter. J'étais en train d'écrire la deuxième série des *Saintes Chéries* et de pouponner ma seconde fille conçue dans l'exaltation avec l'Homme-de-ma-vie.

Cependant, quelques jours plus tard, je téléphonai à mon agent qui était aussi un ami, le cher Jean Rossignol (avouez qu'avoir un agent qui s'appelle Rossignol, on ne peut rêver plus poétique), et lui demandai s'il avait entendu parler d'un certain Pierre Braunberger des Films de la Pléiade.

Extrait de la publication

— Oh oui ! trilla-t-il, c'est l'un des meilleurs producteurs de films et de courts métrages à l'heure actuelle.

— Non ? Formidable !

— Mais c'est aussi un très grand voleur ! Il est capable de piquer la dernière chemise de sa grand-mère ! Mais pas pour s'enrichir... Pour finir un film... C'est un fou de cinéma !

— Vous croyez que je doive aller le voir ?

— Sans hésiter. De toute façon, la plupart des autres producteurs de cinéma sont également des bandits. Mais avec Pierre Braunberger, vous aurez au moins une chance de faire un bon film.

C'est donc à la fois inquiète et joyeuse que, vers la fin de septembre, je me rendis aux Films de la Pléiade, 75, Champs-Élysées.

J'y trouvai, tapi derrière un grand bureau, un petit bonhomme rondelet, au crâne chauve, avec un gros pif et une bosse dessus et de grandes oreilles écartées. Pas vraiment Robert Redford.

A ma vue, il sauta comme un ressort derrière son bureau et en deux bonds impétueux, boum ! boum ! vint me serrer la main qu'il posa contre son cœur.

— Ah ! Enfin, LA voilà ! Celle que je voulais tant connaître ! Vous savez que je suis un de vos plus fidèles admirateurs ? Vous avez un immense talent... Si ! Si !

Je trouvai brusquement à ce drôle d'homme si vilain un charme fou.

— Vous devez me croire ! Je SAIS, je SENS ces choses-là. Vous et moi, nous allons faire de grands films ensemble...

Décidément, ce type avait non seulement un charme fou, mais une intelligence remarquable.

Là-dessus, il lâcha ma main, pirouetta, et boum ! boum ! en deux sauts de ses papattes à ressorts, alla se rasseoir derrière son bureau. Où, sans désemparer,

d'un geste preste, il ouvrit un tiroir derrière lui qui dévoila une pharmacie entière, attrapa au hasard une poignée de médicaments qu'il fourra dans sa bouche. Et se mit à croquer bruyamment.

J'étais restée plantée, complètement éberluée.

D'un geste impatient, il me montra un fauteuil.

— Asseyez-vous, mon petit génie ! Vous n'avez jamais encore travaillé pour le cinéma ? Non. Je le saurais !

— J'ai écrit une première série de treize films pour la Télévision, *Les Saintes Chéries*, répondis-je avec une certaine vanité, et l'O.R.T.F. m'a redemandé...

Mais Pierre Braunberger balaya ma remarque d'une pichenette méprisante.

— Aucun intérêt. La télé n'est qu'un sous-produit du cinéma. Je vous parle, moi, d'un VRAI film. De celui que nous allons faire ensemble. Votre premier film. J'adore dénicher de nouveaux talents. Vous savez que j'ai fait débuter tout ce qui compte dans le cinéma...

C'était vrai. Ou presque. Mais, sur le moment, je pensai que ce curieux personnage mentait comme un arracheur de dents. Ce qui était vrai aussi, j'aurais le loisir de le constater pendant les longues années où nous travaillâmes ensemble. Il reprit :

— Bon. Parlons peu mais parlons bien. Pouvez-vous m'écrire un film sur le thème de votre article que j'ai a-d-o-r-é dans *Plexus* : « L'érotisme et la ménagère » ?

— Ben... je vais réfléchir, bredouillai-je le plus dignement que je pus.

— Parfait ! Parfait !

Il re-sauta en l'air, contourna son bureau, et boum ! boum ! se rua sur moi, me prit par les épaules, et me poussa impérativement vers la porte, puis dans l'entrée, comme une ânesse récalcitrante.

Extrait de la publication

— Je suis fou de joie ! Téléphonez-moi dans quarante-huit heures.

Il se tourna vers une secrétaire qui tapait sur une vieille machine à écrire.

— Maguy !

— Oui, Monsieur.

— Quand Nicole de Buron appellera, vous me la passerez im-mé-dia-te-ment !

— Bien, Monsieur.

Il se tourna vers moi :

— Au revoir, la plus charmante de mes auteurs !

Et il claqua la porte de son bureau, vlan ! avant que j'aie eu le temps de proférer le moindre son. La rouvrit.

— Vous avez un agent ?

— Oui. Jean Rossignol.

— Ah ! (Une ombre passa sur son visage.) Tant pis !

Et, re-vlan, il referma la porte de son bureau, cette fois définitivement.

Deux jours plus tard, je l'appelai. On me le passa im-mé-dia-te-ment. Je lui annonçai d'une voix faussement modeste que je croyais pouvoir écrire une comédie sur les ravages produits par l'environnement permanent de la pub érotique sur une simple ménagère qui se croit trompée par son mari.

J'avais un titre : *Erotissimo*.

Braunberger poussa des cris de joie et, dans un torrent de paroles, me félicita, m'appela sa petite abeille et son adorable auteur (toujours de génie), m'invita à déjeuner la semaine suivante et me raccrocha au nez au milieu d'une phrase.

Je restai un peu saisie. Était-ce une habitude dans le petit monde du cinéma de vous raccrocher au nez au milieu d'une phrase ? Je m'enquis auprès de mon

Extrait de la publication

cher Rossignol. Il me rassura. Non, ce n'était qu'un des petits défauts de Papa Boum Boum, ainsi était surnommé mon (futur) producteur. Ce travers m'agaça pendant des années jusqu'au jour où je remarquai que sa voix impétueuse et passionnée devenait brusquement lointaine lorsqu'il commençait à en avoir assez de vous et de votre conversation. Désormais, je mis un point d'honneur à lui dire précipitamment à mon tour « au revoir, Pierre » au milieu d'une phrase et à raccrocher, clac, la première. Ah, mais !

Lorsque je vins le chercher pour notre premier déjeuner en tête à tête (qui fut suivi de quantité d'autres), Papa Boum Boum m'attendait avec impatience, son pardessus déjà sur le dos.

— Maguy ! cria-t-il, je pars déjeuner avec le plus délicieux auteur de Paris. Prévenez ma femme que je prends la voiture.

Quelques minutes plus tard, dans la cour de l'immeuble, je fis connaissance avec la Mercedes de Pierre Braunberger dans laquelle je montai sans méfiance, folle que j'étais.

Non pas que mon producteur conduisît vite ou mal. Non. Simplement sa petite taille amenait ses yeux juste au niveau du bas du pare-brise, et encore !... en redressant le menton, tel Mussolini. Au début, j'étais persuadée qu'il ne voyait rien et conduisait au pif. Le fait que nous n'ayons jamais eu d'accident finit par me rassurer. Pas tout à fait cependant car il avait la manie (une autre) de se pencher en plongeant en dessous de la ligne de flottaison pour ouvrir la boîte à gants où se trouvait une deuxième pharmacie et d'y puiser fébrilement, là aussi, des poignées de médicaments qu'il avalait comme des bonbons.

Je dus avoir l'air surpris car il crut bon de m'expliquer :

— Je suis arrière-petit-fils, petit-fils, fils et frère de médecins. Je reçois tous les échantillons de médicaments, gratuitement. Logiquement, j'aurais dû être moi aussi médicastre ! Du reste, j'écris aussi mal qu'un carabin. Un jour j'ai envoyé une lettre d'amour à Gisèle, ma femme — que j'adore —, et elle a été obligée de la faire déchiffrer par le pharmacien de Saint-Jean-de-Luz.

Je ris poliment, les yeux fixés avec inquiétude sur les autres voitures qui nous doublaient de tous côtés et dont les conducteurs regardaient, médusés, un crâne chauve conduisant une Mercedes.

Mais Papa Boum Boum ne remarqua pas ma peur. Il enchaîna avec entrain :

— Je vous emmène déjeuner dans un petit bistrot épatant qui n'est pas encore connu mais qui va le devenir vite !

Car, outre sa femme Gisèle et le Cinéma, Pierre Braunberger avait une autre passion : la gastronomie. Dans ses *Cinémamémoires,* il raconte que, jeune homme et passant quelques années aux États-Unis, il courait d'un restaurant à l'autre à chaque repas. Commençant par déguster un bon poisson dans un premier bistrot renommé pour ses produits de la mer. Puis galopant dévorer sa viande dans un deuxième connu pour ses steaks. Et finissant par un dessert dans un troisième, célèbre pour ses pâtisseries. Il arrivait ainsi à faire des déjeuners et des dîners mouvementés, certes, mais excellents. Revenu à Paris et devenu producteur, il mettait autant d'ardeur à découvrir de futurs trois étoiles que des metteurs en scène, des auteurs ou des acteurs. Sur le tard, il devint même critique gastronomique au *Matin de Paris.*

Ce jour-là, nous avions à peine choisi notre menu qu'il se pencha vers moi avec ardeur et me souffla :

— Vous savez que je suis juif ?

Extrait de la publication

Je restai pantoise.

— Non !... Oui !... peut-être... je n'y ai pas pensé !

— Je suis non seulement juif mais juif pratiquant. Cela vous pose un problème ?

Je ris :

— Aucun !

— Parfait ! s'exclama-t-il avec entrain, alors je vais vous marier...

Et il engloutit avec satisfaction un énorme morceau de pain grillé en guise de pain azyme.

Je restai quelques secondes... baba...

— Mais je suis déjà mariée ! protestai-je, et je tiens énormément à mon mari...

Papa Boum Boum brandit son couteau :

— Je ne m'intéresse pas à votre vie sexuelle, encore que... mais il se trouve que j'adore ma femme... Non. Je vais vous marier pro-fes-sion-nellement avec un jeune metteur en scène, un petit génie (ah ! un autre), dont ce sera aussi le premier film. Je suis sûr que cela va marcher entre vous. Vous savez que les Juifs ont le sens de ça : nos marieuses sont réputées pour les bons mariages qu'elles organisent...

Il me donnait le tournis.

Il continua à me donner le tournis pendant un an.

Me fit récrire cinq fois le scénario d'*Erotissimo*.

Me présenta son tout jeune metteur-en-scène-de-génie, Gérard Pirès, qui me donna immédiatement l'impression d'être mon cher petit frère.

Puis déclara un bon matin qu'il était temps de monter l'affaire sérieusement (ah bon ! Parce qu'il ne considérait pas mon labeur acharné d'une année comme sérieux ?).

Non. « Sérieusement », cela voulait dire trouver l'argent pour tourner notre chef-d'œuvre (à lui, à Gérard Pirès et éventuellement un peu à moi).

Pour cela, nous devions rencontrer un distributeur qui donnerait ou ne donnerait pas les millions

Extrait de la publication

nécessaires. Il s'agissait d'un certain Bernard Harrispuru dont les bureaux étaient situés près du Fouquet's aux Champs-Élysées, avant qu'il ne s'installe carrément dans la cour de l'immeuble des Films de la Pléiade (bien pratique).

Par un bel après-midi, nous entrâmes donc tous les trois, à la queue leu leu, dans le bureau d'un grand gaillard corpulent et rubicond à qui je trouvais plus l'air d'un paysan que celui d'un esthète du Septième Art. (Je ne me trompais pas, je découvris assez rapidement que la véritable passion de Harrispuru était son élevage de bœufs charolais auquel il consacrait tous ses week-ends.)

Quand nous fûmes assis en rond devant lui, comme des élèves devant un maître d'école, il assena un formidable coup de poing à assommer un bœuf (c'était le cas de le dire !) sur mon cher scénario posé devant lui et se tourna vers moi.

— Bon texte, déclara-t-il d'une voix forte. Évidemment, il y a pas mal de choses à revoir... au début... à la fin... et au milieu. (Et allez donc... ! Je compris immédiatement que cela n'allait pas être de la tarte de travailler avec lui !)... Mais dans l'ensemble, ça me plaît. A quels acteurs avez-vous pensé pour le couple ?

— Annie Girardot et Philippe Noiret, dis-je timidement.

— Annie Girardot ? Pas question ! Elle a la cerise. Quant à Philippe Noiret... connais pas ! Ah si ! Les duettistes Noiret et Serrault...

— Non, Monsieur, remarquai-je le plus poliment que je pus, c'est Poiret ET Serrault et Noiret ET Darras... Je pense que Philippe Noiret...

— Connais pas ! Fera pas un strapontin !

Il se tourna vers Papa Boum Boum.

Extrait de la publication

— Revenez me voir quand vous aurez deux vraies vedettes à me proposer !

Nous ressortîmes toujours à la queue leu leu, mais cette fois la tête basse.

Dans l'escalier, j'interrogeai fébrilement Pierre.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Annie Girardot a la cerise » ? Elle est malade ?

— Mais non, voyons ! Simplement qu'elle porte malheur aux films dans lesquels elle joue. Il a raison, du reste. Tous ses derniers films ont fait des bides. J'aurais dû y penser moi-même.

— C'est ridicule, explosai-je, Annie est une merveilleuse actrice ! Et c'est mon personnage. J'ai écrit le rôle pour elle...

— Vous savez, ma petite fille, dans le cinéma, nous sommes tous des joueurs superstitieux. Si quelqu'un a la réputation de porter la poisse, même s'il s'agit de Marlon Brando, je ne le prends pas...

Je commençais à penser que le cinéma n'était pas entre les mains de gens sérieux. La suite me prouva que je n'avais pas tort.

Je grognai :

— Et en plus, ce monsieur ne connaît même pas Philippe Noiret qu'il confond avec Poiret. C'est ÇA, un distributeur de films ?

— Votre Noiret est un excellent acteur et je suis de votre avis : il deviendra même un grand. Mais pour l'instant, il est totalement inconnu du public. Il n'a pas un nom qui fait rentrer du monde dans les cinémas. Et c'est la seule chose qui intéresse un distributeur : le maximum de bonnes paires de fesses de spectateurs dans ses salles de cinéma. Et les sous qui dégringolent du jackpot !

Une deuxième année se passa pendant laquelle je récrivis de nouvelles versions d'*Erotissimo,* en compagnie de mon meilleur copain et complice en écriture, Pierre Sisser, qui avait déjà travaillé avec moi sur *Les*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : 15685. N° d'impression : 2857-94/818.
Dépôt légal : janvier 1995.
Imprimé en France

Extrait de la publication